eJOURNAL USA | DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS

EJ USA

Jeux de pouvoir

Célébrer les réussites des femmes

DANS CE NUMÉRO : LA FIÈVRE DU BHANGRA AUX ÉTATS-UNIS | MYSTÈRES D'ABEILLES | PHOTOJOURNALISME : DU COURAGE DERRIÈRE L'OBJECTIF

Rédaction EJ|USA
IIP/CD/WC
U.S. Department of State
2200 C Street, NW
Washington, DC 20522-0501 USA
États-Unis
Courriel: ejusa-suggestions@state.gov

ISBN Abonnement 978–1–625–39948–2
ISBN Numéro unique 978–1–625–92202–1

Département d'État des États-Unis
Bureau des programmes d'information internationale

Coordinateur
Macon Phillips

Directeur de la publication
Nicholas Namba

Directeur-concepteur
Michael Jay Friedman

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Directrice la rédaction
Elizabeth Kelleher

Rédacteurs
Kourtni Gonzalez, Sasha Ingber, Lauren Monsen, Mark Trainer, Andrzej Zwaniecki

Maquettistes
Lisa Jusino, Julia Maruszewski, Lauren Russell

Collaborateurs
Momo Chang, Ruxandra Guidi, Tanya Hiple, Susan Milligan, Tim Neville

Page de couverture
Lauren Russell : première de couverture, adaptée de © Fearsonline/istock/Thinkstock; quatrième de couverture, adaptée de (silhouettes de femmes) © Elena Spevakova/iStock/Thinkstock, (photo ancienne de femme) © Kevin Renes/Hemera/ Thinkstock, (Statue de la Liberté) © Simona Dumitru/iStock/Thinkstock

Traduction
Service linguistique IIP/CD/T

Maquette de la version française
Africa Regional Services, Paris

ÉDITEUR
Le Bureau des programmes d'information internationale du département d'État des États-Unis publie la revue électronique *EJ|USA*. Cette publication mensuelle examine les principales questions intéressant les États-Unis et la communauté internationale ainsi que la société, les valeurs, la pensée et les institutions des États-Unis.

Chaque numéro d'*EJ|USA* est publié en anglais, en format papier et sous forme électronique. La revue peut également être disponible en arabe, chinois, espagnol, français, persan, portugais, russe ou autre langue. Toutes les revues sont cataloguées par volume et par numéro.

Les opinions exprimées dans les revues ne représentent pas nécessairement le point de vue ou la politique du gouvernement des États-Unis. Le département d'État des États-Unis n'est nullement responsable du contenu ou de l'accessibilité des sites Internet indiqués en hyperlien; seuls les éditeurs de ces sites ont cette responsabilité. Les articles d'*EJ|USA* peuvent être reproduits ou traduits en dehors des États-Unis. Les photographies et les illustrations publiées dans ces revues peuvent être librement reproduites, sauf mention explicite de droit d'auteur, auquel cas elles ne peuvent être utilisées qu'avec l'autorisation du titulaire du droit d'auteur indiqué dans la revue.

EJ|USA

Des familles saoudiennes pique-niquent et se promènent le long de la plage de Djeddah, en Arabie saoudite.

©LYNSEY ADDARIO/VII

DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS | VOL. 18 | N° 9 EJUSA.STATE.GOV

EJ|USA

Mars 2014

Jeux de pouvoir

Célébrer les réussites des femmes

ZOOM

12 **JEUX DE POUVOIR**
Du courage derrière l'objectif | Survivre grâce au sport | Le pouvoir aux femmes

Rubriques

3 **COUP D'ŒIL SUR L'AMÉRIQUE**
Super héroïne de Marvel Comics | Fils à sa maman | Les bonnes réponses à l'unisson | *Dude* a parcouru un long chemin

4 **PAIX ET SÉCURITÉ**
Gros plan sur l'ONU

6 **COMMUNAUTÉS**
Au fil des pages

8 **LOISIRS**
La fièvre du bhangra

10 **MARCHÉ**
Le tour du monde en 273 jours

24 **SCIENCES**
Mystères d'abeilles

28 **ENSEIGNEMENT**
La classe 2.0

29 **ARTS**
Préserver les trésors du monde

30 **EVERYDAY CONVERSATIONS**
Giving Your Opinion

32 **LE MOT DE LA FIN PAR TANYA HIPLE**
Avoir voix au chapitre

33 **DOCUMENTATION**
Lexique anglais
D'un point à l'autre

ADAPTÉ DE ©PANITRAM/ISTOCK/THINKSTOCK

Madame la présidente ?

Depuis des années, le nombre de femmes candidates à des postes électifs aux États-Unis augmente lentement mais sûrement. De plus en plus de femmes compétentes se forgent une réputation solide à travers leur action d'élues, que ce soit au niveau local, des Etats ou de la nation.

En 1984, lorsque Geraldine Ferraro a accepté d'être la colistière du candidat démocrate à la présidence, Walter Mondale, le fait de se présenter aux côtés d'une femme et de sortir ainsi des sentiers battus, s'apparentait presque à une décision prise « en désespoir de cause », explique Geoffrey Skelley, analyste politique du Centre d'études politiques de l'université de Virginie. Mme Ferraro avait fait campagne pour être élue vice-présidente en étant députée de l'État de New York exerçant son troisième mandat, une formation politique moindre que celles de la plupart des candidats au niveau national.

Trente ans plus tard, la donne a complètement changé. Pour le comprendre, il suffit d'étudier l'histoire récente. En 2008, Sarah Palin, alors gouverneure de l'Alaska, était candidate à la vice-présidence en tant que colistière du républicain John McCain. De son côté, Hillary Rodham Clinton, ancienne première dame et sénatrice de l'État de New York à l'époque, était une candidate majeure à l'investiture du Parti démocrate pour les élections présidentielles. Lors des élections présidentielles de 2012, la députée Michele Bachmann, du Minnesota, devançait initialement dans des sondages les autres candidats aux primaires du Parti républicain. Aujourd'hui, Nancy Pelosi, la dirigeante de la minorité à la Chambre des représentants et première présidente de celle-ci, reste parmi les leaders les plus en vue du Congrès.

Bien qu'aucune femme n'ait annoncé une candidature éventuelle aux élections présidentielles de 2016, les experts évoquent plusieurs noms dont ceux de sénatrices et d'anciens membres du gouvernement. M. Skelley imagine qu'une campagne présidentielle en 2016, où une femme serait désignée candidate par son parti, pourrait être un combat de titans, contrairement aux élections de 1984 lorsque le ticket Mondale/Ferraro avait essuyé une défaite cinglante face à Ronald Reagan.

Pour célébrer le mois national des femmes dans l'histoire, ce numéro d'*EJ|USA* s'intéresse à la participation croissante des femmes, non seulement en politique, mais également dans le sport, la santé, le commerce, ainsi que tous les autres domaines de notre société. Les ambitions des femmes sont en train de bouleverser le paysage politique et sociétal des États-Unis.

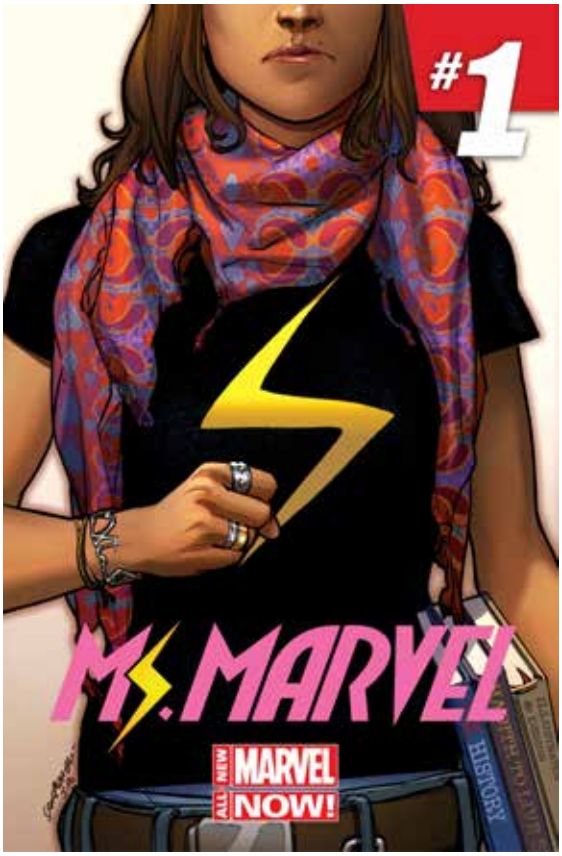
Elizabeth Kelleher

© AP IMAGES

La dirigeante de la minorité à la Chambre, Nancy Pelosi et l'ancienne secrétaire d'État, Hillary Rodham Clinton.

EJ|USA

Disponible sous forme électronique dans diverses langues sur le site : ejusa.state.gov



©AP IMAGES

Super héroïne de Marvel Comics

Kamala Khan est une lycéenne américaine de confession musulmane qui vit dans le New Jersey. Les lecteurs de bandes dessinées pourraient ne pas remarquer l'adolescente au milieu des autres lycéennes, si cette dernière n'était pas capable de changer de forme comme elle le souhaite. Dans une nouvelle série (dont la publication est prévue pour le mois de février) de l'emblématique maison d'édition Marvel Comics (connue notamment pour les aventures de Spiderman), Kamala Khan traverse d'abord une crise identitaire – elle est fidèle à sa famille d'origine pakistanaise conservatrice, mais adopte un comportement plus moderne. Kamala suit ensuite les traces de son idole, Captain Marvel, en devenant Miss Marvel, super héroïne prête à affronter tous les ennemis. « Comme beaucoup d'enfants d'immigrés, elle se sent tiraillée entre deux mondes », d'après G. Willow Wilson, l'une des co-créatrices de la série, qui est elle-même une musulmane américaine.

Fils à sa maman

Une étude de l'université Harvard, qui a débuté en 1938, a suivi la santé physique et psychologique de plus de 200 hommes depuis l'université jusqu'à un âge avancé. L'étude Grant sur le développement adulte a révélé que les hommes qui avaient eu des liens chaleureux avec leur mère pendant leur enfance étaient en meilleure santé et avaient gagné plus d'argent (87 000 dollars en moyenne par an au cours de leur carrière) que ceux pour qui cela n'avait pas été le cas.

Les bonnes réponses à l'unisson

La clé pour avoir des idées claires serait-elle de jouer d'un instrument ? Plus les musiciens passent de temps à jouer de leur instrument, meilleure est la capacité de leur cerveau à traiter les informations et à prendre des décisions, selon une nouvelle étude publiée dans *Neuropsychologia*, une revue scientifique consacrée à la neuroscience cognitive. Les résultats de tests cognitifs montrent que les musiciens débutants les avaient complétés de manière plus lente et moins précise que ceux qui s'exercent davantage. Environ six millions d'adultes aux États-Unis jouent d'un instrument au moins deux fois par semaine.

* Faites ce test cognitif : Quelle est la couleur de chaque mot que vous regardez ?

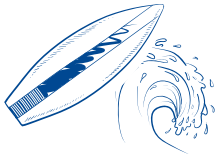
bleu	vert	jaune
rose	rouge	orange
gris	noir	violet
brun	blanc	marron

Dude a parcouru un long chemin

Dude [mon gars] est probablement le mot d'argot américain le plus utilisé. Mais quelle est sa signification exacte et comment ce mot s'est-il introduit dans notre vocabulaire ?

Ce mot provient peut-être de Yankee Doodle, un personnage d'une chanson américaine célèbre du **XVIIIe siècle**, qui mettait une plume sur son chapeau pour avoir l'air plus chic. Certains linguistes pensent que *doodle* a été raccourci en *dude* il y a plus de 100 ans pour parler de personnes bien habillées.

Les citadins américains d'origine mexicaine ainsi que les Afro-Américains des années **1930 et 1940** ont modifié la signification de ce mot, en l'utilisant pour parler de quelqu'un qui appartient à leur groupe social, qu'il soit bien habillé ou non.



Dans les années **1980**, les surfeurs de la côte ouest l'utilisaient comme une exclamation. (« Je viens de surfer sur une vague de 3 mètres et demi. *Dude* ! » [mon gars])

Aujourd'hui, le mot a été utilisé dans tellement de contextes différents que la plupart des gens éprouvent des difficultés à décrire sa véritable signification. Mais ne t'en fais pas, ça va aller, *dude* [mon gars].

ILLUSTRATIONS: ©YABADOY; CHRONICLER10TCOLLECTION; LHFGRAPHICS/ISTOCK/THINKSTOCK

Gros plan sur l'ONU

LAUREN MONSEN

Tiffany Taylor (à droite) écoute les orateurs lors d'une session des Nations unies à New York.

Deux étudiantes des États-Unis ont participé à des sessions récentes de l'Assemblée générale des Nations unies, côtoyant des dirigeants mondiaux et acquérant des connaissances de première main sur les affaires internationales.

Ce sont de jeunes observatrices des Nations unies. Elles participent à un programme de l'Association pour les Nations unies - États-Unis (UN Association of the USA), une organisation à but non lucratif ; le programme est mis en œuvre en partenariat avec le département d'État. (D'autres pays envoient de jeunes observateurs aux Nations unies depuis des décennies). À l'occasion du Mois national des femmes dans l'histoire, l'équipe d'*EJ|USA* s'est entretenue avec les deux étudiantes sélectionnées.

ADAPTÉ DE ©RON AND JOE/SHUTTERSTOCK.COM

Qui ?

Brooke Loughrin, 20 ans, originaire de Seattle, a participé au programme de septembre 2012 à août 2013, devenant ainsi la première jeune observatrice des États-Unis auprès des Nations unies. Elle a été choisie alors qu'elle était en troisième année de licence au Boston College et qu'elle étudiait les sciences politiques et les sociétés et civilisations islamiques.

Quoi ?

Mme Loughrin a constaté que, dans de trop nombreuses régions du monde, les jeunes femmes ont moins de possibilités que les hommes, que ce soit dans le domaine de l'enseignement ou sur le marché du travail.

Elle a voyagé dans le monde entier pour parler avec d'autres étudiants de la manière de mettre en œuvre des initiatives locales au sein de leurs communautés. « J'ai reçu un mot écrit à la main d'une lycéenne de Queens [New York], qui me demandait de venir m'adresser à sa classe pour expliquer comment lancer un club de Simul'ONU dans son lycée, parce qu'elle avait lu que j'en avais créé un dans mon lycée. »

Et après ?

Les Nations unies ont aiguisé son intérêt pour une carrière dans la diplomatie.

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE TIFFANY TAYLOR ET BROOKE LOUGHRIN

De gauche à droite : Tiffany Taylor se joint à Zeenat Rahman, conseillère spéciale auprès du secrétaire d'État américain ; Brooke Loughrin aux côtés de Susan Rice, alors ambassadrice des États-Unis auprès des Nations unies.

D'UN POINT À L'AUTRE : SEATTLE ●; NEW YORK ●; GULFPORT ●

ADAPTÉ DE ©RON AND JOE/SHUTTERSTOCK.COM

Qui ?

Tiffany Taylor, 24 ans, originaire de Gulfport, dans le Mississippi, est en stage de septembre 2013 à juin 2014. Avant d'entamer son stage, Mme Taylor a obtenu, avec mention, sa licence en sciences politiques et études asiatico-américaines à l'université de Chicago.

Quoi ?

Les Nations unies l'ont sensibilisée à des problèmes tels que le féminicide, une forme de sexisme définie par l'auteure sud-africaine, féministe et militante, Diana Russell, comme le « meurtre de femmes par des hommes pour le simple fait qu'elles sont des femmes ». Mme Taylor a affirmé s'être sentie encouragée en voyant « de nombreuses femmes et de nombreux hommes s'efforcer de mettre un terme à des mouvements violents envers les femmes ».

Et après ?

Travailler aux côtés de Samantha Power, ambassadrice des États-Unis auprès des Nations unies, fut une source d'inspiration pour Tiffany qui envisage de se lancer en politique. « Malheureusement, les dirigeantes dans le monde sont rares, précise-t-elle. Travailler [aux Nations unies] m'a fait comprendre l'importance des programmes et des bourses visant à encourager les femmes à faire de la politique. »

Au fil des pages

RUXANDRA GUIDI

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE MATTHEWS OPERA HOUSE & ARTS CENTER, KCBIGREAD.ORG, CITY OF LOS ANGELES DEPARTMENT OF CULTURAL AFFAIRS

De haut en bas: *Un nom pour un autre* de Jhumpa Lahiri a dernièrement été sélectionné dans le cadre de The Big Read. Des banlieusards à Kansas City participent à un cercle de lecture à l'échelle de la ville. Une table pour colorier lors d'un évènement The Big Read en Californie.

Ils ont décidé de déposer leur dossier pour obtenir une subvention deux jours avant la date de clôture des dépôts de candidature.

Mary Beth Barloga, directrice éducative au Musée d'histoire de San Leandro, explique, le sourire aux lèvres, que choisir un livre pour leur club de lecture est un processus qui repose sur « une bonne formule ». Son club figure parmi les 50000 clubs de lecture que comptent les États-Unis, des petits groupes informels qui se rassemblent pour parler d'un livre et de sujets liés. Grâce à une subvention de 'The Big Read', un programme de la Fondation nationale pour les arts (National Endowment for the Arts, NEA), la ville de San Leandro a non seulement été en mesure d'encourager la lecture de fictions auprès de nouveaux lecteurs, mais elle est aussi parvenue à remplir la mission principale de ce programme, à savoir redynamiser le rôle de la littérature aux États-Unis, et ce, un livre à la fois.

« Nous avions une longue liste d'activités que nous tenions à organiser autour du livre – une cérémonie inaugurale, des clubs de lecture, des séances de débat, des projections cinématographiques, des représentations et des évènements pour les enfants. Quand nous avons découvert qu'un tiers de nos participants étaient issus de l'immigration, nous avons choisi le roman *Un nom pour un autre* (*The Namesake*). »

Un nom pour un autre est le premier ouvrage de Jhumpa Lahiri, une romancière indo-américaine. Ce livre raconte l'histoire d'un couple bengali qui quitte l'Inde pour s'installer aux États-Unis. C'est une histoire épique sur la migration et les nouveaux départs dans la vie. Mme Barloga savait que le roman plairait à une part de plus en plus importante des habitants de San Leandro, que ces derniers soient originaires d'Asie du Sud, d'Amérique latine ou d'une autre région du monde.

Au départ, lors du lancement du programme The Big Read en 2007, celui-ci comprenait quatre livres pour dix communautés. Aujourd'hui, près de cent communautés aux quatre coins des États-Unis participent à ce programme. Un programme associé intitulé 'One City, One Book' encourage les participants dans différentes municipalités à lire le même livre au même moment. Dans certains cas, des romans, comme *Bless Me, Ultima* de l'auteur chicano Rudolfo Anaya, ont été mis à l'honneur dans le cadre des deux programmes, attirant surtout des lecteurs latinos en âge d'aller au lycée et des adultes.

Avant *Un nom pour un autre*, le livre choisi par la bibliothèque publique de San Leandro dans le cadre de The Big Read était *Une femme noire* (*Their Eyes Were Watching God*) de Zora Neale Hurston. Ce roman suit les épreuves d'une femme libre d'esprit dans une petite ville du Sud et a touché de nombreuses personnes parmi celles qualifiées par Mme Barloga de « lecteurs récalcitrants ». Ce livre a attiré un grand nombre de nouveaux lecteurs afro-américains à la bibliothèque, créant ainsi 28 clubs de lecture différents, pour un total de 250 participants, tous issus de milieux ethniques et culturels différents.

« Nous remarquons que certains membres, qui rechignent à lire et préfèrent écouter, apprécient les débats et les adaptations cinématographiques des livres », a dit Mme Barloga. La méthode de The Big Read, qui consiste à donner vie à un livre par le biais d'évènements et de réunions, offre aux lecteurs « un meilleur accès au livre, surtout pour les adultes » qui, d'après Mme Barloga, seraient peut-être plus enclins à lire des romans qui les rapprochent d'autres membres de leur communauté.

En 2004, un rapport réalisé par la Fondation nationale pour les arts (NEA) a confirmé la nécessité de mettre en place le type de méthode que Mme Barloga prône avec tant de passion. Aux États-Unis, la lecture d'ouvrages de fiction a connu un déclin rapide, surtout chez les jeunes. Pour remédier à cette situation, la NEA, en partenariat avec l'organisation à but non lucratif Arts Midwest, a présenté un modèle favorisant la mise en œuvre de programmes locaux destinés aux membres de la communauté et qui encouragent la lecture et la participation d'auditoires variés.

« Au départ, le catalogue de The Big Read comprenait surtout des classiques de la littérature, explique Joshua Feist d'Arts Midwest. Mais au cours des dernières années, le Reader's Circle [le réseau central

des clubs de lectures] a recommandé des œuvres plus récentes, rédigées par des auteurs contemporains célèbres qui écrivent sur des personnages issus de toutes les couches de la société, dont les immigrés. »

Parmi les titres récemment ajoutés au catalogue de The Big Read, on retrouve *Les belles choses que porte le ciel* [*The Beautiful Things That Heaven Bears*] de Dinaw Mengestu et When the Emperor Was Divine de Julie Otsuka, deux romans illustrant respectivement les expériences d'immigrants éthiopiens et japonais en Amérique.

Sun, Stone, and Shadows, une anthologie de nouvelles mexicaines du xxe siècle, a particulièrement plu aux lecteurs latinos et aux immigrés.

« Ce n'est pas un livre facile à lire. Les histoires sont difficiles, avec des thèmes tels que les fantômes, les mystères, la pauvreté et la guerre, a précisé Amber Gallup Rodriguez de la *Society of the Muse of the Southwest* (SOMOS) à Taos, au Nouveau-Mexique.

En dépit des thèmes difficiles, explique Mme Gallup Rodriguez, plusieurs clubs de lecture à Taos ont lu *Sun, Stone, and Shadows*. Les débats ont lieu à la fois dans un cadre formel et informel, en anglais et en espagnol. Les lecteurs s'appuient sur les textes originaux, rédigés en espagnol par des auteurs mexicains comme Octavio Paz et Carlos Fuentes, et parlent des éléments perdus lors de la traduction.

La ville de La Nouvelle-Rochelle, dans l'État de New York, qui l'année dernière a opté pour *Sun, Stone, and Shadows* dans le cadre du programme The Big Read, a vécu une expérience différente, mais pas totalement inattendue. Les nouvelles mexicaines ont rassemblé des clubs de lecture auxquels participent des individus de tous les horizons, comme des enseignants et des étudiants d'anglais seconde langue (ESL), des fidèles de synagogues, des personnes âgées et des étudiants. Barbara Davis, coordinatrice des relations au sein de la communauté pour la bibliothèque publique de La Nouvelle-Rochelle, a affirmé que « les habitants de la grande communauté de La Nouvelle-Rochelle étaient reconnaissants de pouvoir tisser des relations culturelles ».

Pour l'année 2014, les communautés de Californie ont reçu environ un sixième des subventions du programme The Big Read – il s'agit de l'État qui abrite le plus d'immigrés aux États-Unis. La Californie est également à l'avant-garde en matière d'intégration des immigrés. Mary Beth Barloga, de San Leandro, croit que les clubs de lecture jouent un rôle primordial dans cet effort.

« Certes, plus de lecteurs afro-américains ont participé au club de lecture sur le livre de Zora Neale Hurston, et davantage de Latinos pour l'anthologie de nouvelles mexicaines, mais nous constatons également une diversité croissante au sein des clubs. En effet, tout le monde peut s'identifier à des histoires sur la culture, la famille et l'identité. » ▧

Le poète Steven Schneider lit *Borderlines: Drawing Border Lives* lors d'un évènement The Big Read à Taos, au Nouveau-Mexique.

©ROMANCITO HOUSE MEDIA

D'UN POINT À L'AUTRE :
SAN LEANDRO ●; TAOS ●; NEW ROCHELLE ●

Comment créer un club de lecture

1. **Faites don de livres** à des bibliothèques, à des banques alimentaires et à des écoles. Encouragez ceux qui les lisent à les passer à d'autres lorsqu'ils ont terminé leur lecture.
2. **Mobiliser** des entreprises et des organisations sans but lucratif locales afin qu'elles contribuent à encourager la lecture et à participer à des évènements littéraires.
3. **Travailler de concert avec des programmes bilingues** dans les écoles pour encourager les enfants et les parents à se joindre à des clubs de lecture.
4. **Inviter des orateurs** pour parler de l'histoire et des époques citées dans le livre qu'un club est en train de lire.
5. **Recruter des « ambassadeurs culturels » locaux** – des anciens élèves qui ont grandi dans une communauté particulière – afin qu'ils encouragent leurs familles et amis à se joindre à eux et suggèrent des idées pour les clubs de lecture.
6. **Organiser des séances** de projection de films et des excursions éducatives pour faire participer la communauté.

AVEC L'AUTORISATION DE THEBIGREAD.ORG

Les danseurs de Cal Bhangra se produisent lors d'un concours en Californie.

©JSK PHOTOGRAPHY

D'UN POINT À L'AUTRE :
SAN JOSE ●; BERKELEY ●; PITTSBURGH ●; NEW YORK ●; LOS ANGELES ●; WASHINGTON ●

Les principaux concours de bhangra dans les universités américaines :

- **Bruin Bhangra** est organisé par l'université de Californie, à Los Angeles ; il se déroule sur trois jours (au printemps) et est l'un des plus grands concours de la côte ouest.
- **Dhol Di Awaz**, qui signifie « le son du tambour », est organisé par l'université de Californie à Berkeley, en Californie du Nord (en automne).
- **Bhangra in the Burgh** est organisé par l'université Carnegie Mellon à Pittsburgh et récolte des fonds pour les organisations caritatives locales (en automne).
- **Bhangra Blowout**, organisé par la Société d'Asie du Sud à l'université George Washington, à Washington, a été le premier concours universitaire de bhangra jamais organisé aux États-Unis (au printemps).

La fièvre du bhangra

MOMO CHANG

Bhavi Vohra a appris à danser le bhangra lors de réunions de famille à San Jose, en Californie quand elle était enfant, ignorant qu'un jour elle deviendrait capitaine de l'équipe de son université. « C'était tout simplement quelque chose que j'adorais faire », a déclaré cette étudiante de 21 ans de l'université de Californie, à Berkeley, dont la famille est d'origine indienne.

Le bhangra est né dans la région du Pendjab, en Asie du Sud, et reste un genre musical incontournable au Pakistan et en Inde. Alors qu'il s'agissait, à l'origine, d'une danse folklorique communautaire célébrant la récolte, elle a gagné en popularité, étant désormais pratiquée lors de mariages, d'anniversaires et de foires locales. De nos jours, l'engouement suscité par le bhangra s'est propagé par-delà les mers, mêlant cette danse traditionnelle à la musique occidentale aux États-Unis, au Canada et au Royaume-Uni.

Comme des centaines d'autres jeunes adultes, Mme Vohra a rejoint l'équipe de bhangra de son université par désir de participer à une expérience collective. Être membre de l'équipe a fait naître en elle un profond sentiment d'appartenance et lui a également permis d'en apprendre chaque jour davantage sur sa culture et ses origines indiennes. Au départ, elle ne se rendait pas compte que des individus, à l'exception des membres de sa famille et de ceux de la communauté indienne, appréciaient également le bhangra. « Découvrir que cet engouement existait fut une grande surprise pour moi », a-t-elle déclaré.

Manreet Sandhu, jeune homme de 21 ans et co-capitaine de l'équipe Cal Bhangra de l'université, n'éprouvait que peu d'intérêt envers ses racines indiennes jusqu'au jour où, alors qu'il était adolescent, il découvrit des vidéos de bhangra sur YouTube. Il fut alors fasciné par les mouvements et la musique.

« J'ai voulu parler pendjabi car sans connaissance de la langue j'étais incapable de comprendre les paroles. Cette étincelle a déchaîné les flammes de la passion », a déclaré M. Sandhu, qui a grandi aux États-Unis et dont les parents sont originaires de la région du Pendjab, en Inde.

De nos jours aux États-Unis, il existe des dizaines d'équipes universitaires et nombre d'entre elles s'affrontent lors de compétitions intenses, ce qui favorise l'essor de cette danse. Les étudiants de l'université de Berkeley s'entraînent pendant deux ou trois heures et ce, jusqu'à quatre fois par semaine, sur le parking du gymnase de l'école. Ils répètent les nouveaux pas de danse afin que leur prestation soit parfaite pour le concours organisé par des étudiants, appelé Bhangra in the Burgh, et se déroulant à Pittsburgh. Ils apprennent souvent de nouvelles chorégraphies – des jeux de jambe, des bonds et des contorsions – en étudiant les vidéos des équipes universitaires indiennes.

Grâce au dévouement de ses membres, Cal Bhangra est devenue en 2012 la première équipe de la côte ouest à remporter Bhangra Blowout, le plus ancien concours universitaire de bhangra aux États-Unis. Créé il y a 21 ans, il s'agit de l'un des plus grands évènements organisés par des étudiants aux États-Unis visant à mettre l'Asie du Sud à l'honneur et, encore aujourd'hui, cet évènement est la référence en matière de concours universitaire de bhangra. D'une durée de huit minutes, la chorégraphie complexe de l'équipe Cal Bhangra fait non seulement la part belle aux pas rapides, mais également aux tenues traditionnelles de couleurs vives, le tout au rythme du dohol. Les danseurs endossent également le rôle de musiciens, et utilisent des instruments comme le sapp, qui s'ouvre et se referme tel un accordéon et imite le bruit d'un orage – un clin d'œil aux racines du bhangra lors du *Vaisakhi*, le festival de la récolte au Pendjab.

« Partager cette culture avec d'autres étudiants est une bonne chose », explique Amita Achutuni qui a aidé à organiser Bhangra Blowout avec la société d'Asie du Sud de l'université George Washington pendant quatre ans. Des équipes comme Cal Bhangra ont des participants d'origines diverses, avec notamment des étudiants afro-américains, blancs et philippins.

Passée de l'ombre à la lumière, cette danse touche désormais un plus grand public. Le groupe Bhangra Empire, originaire de Californie du Nord, a donné une représentation à la Maison-Blanche lors du dîner d'État entre le président Obama et le premier ministre indien Manmohan Singh en 2009. Il s'est également produit dans l'émission de téléréalité *America's Got Talent*.

« Notre mission a toujours été de faire connaître le bhangra au grand public et de partager notre culture avec ceux qui pourraient ne pas y être exposés », a déclaré la cofondatrice Michelle Puneet Mirza, dont le père est pendjabi et la mère de race blanche.

À New York, le NYC Bhangra propose des cours pour « Maman et moi », où les plus jeunes danseurs sont âgés de deux ans. Ce groupe fut créé par Megha Kalia, qui a quitté l'Inde pour s'installer aux États-Unis lorsqu'elle était adolescente. Elle espère pousser davantage de personnes à s'intéresser au bhangra. « Vous pouvez danser le bhangra, a-t-elle expliqué, même si vous avez deux pieds gauches. » ▧

Le bhangra et sa musique

Aujourd'hui, la musique traditionnelle du bhangra est souvent mélangée à de la musique pop. En 2001, la rappeuse Missy Elliott a agrémenté son hit entêtant *Get Ur Freak On* de sons rythmés de bhangra. Red Baraat, un groupe multiethnique qui se produit à l'international, mélange le funk, le jazz, le hip-hop et le bhangra.

Les instruments traditionnels du bhangra sont :

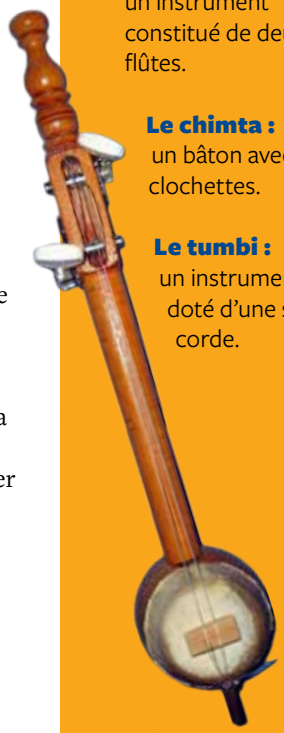
©PANDORA64/SHUTTERSTOCK.COM

Le dohol : un tambour à deux côtés qui imprègne le rythme.

L'algoze ou l'algoza : un instrument constitué de deux flûtes.

Le chimta : un bâton avec des clochettes.

Le tumbi : un instrument doté d'une seule corde.



WIKIMEDIA COMMONS

Gai à Sydney, en Australie.

Read!
worldstartupreport.com

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE BOWEI GAI

Le tour du monde en 273 jours

ANDRZEJ ZWANIECKI

En 2012, à la veille du Nouvel An, Bowei Gai, âgé de 28 ans, a annoncé sur son blog qu'il décollait de San Francisco pour se rendre à New Delhi. Ce vol serait le début d'un voyage inhabituel.

« Je suis parti uniquement avec un bagage à main et mon fidèle ordinateur portable… J'étais plus prêt que jamais à découvrir le monde des startups », a-t-il affirmé. De New Delhi, son voyage l'a emmené dans 34 villes à travers 29 pays, et s'est achevé neuf mois plus tard à Singapour.

Avant son voyage, M. Gai avait travaillé pour des grandes entreprises de haute technologie, notamment Apple Inc. où un responsable lui avait dit un jour « d'aller changer le monde ». Peu de temps après, il avait cofondé deux startups dans le domaine des technologies, dont la deuxième – CardMunch – a été vendue à LinkedIn Corporation en 2011.

Il n'a jamais oublié le conseil de ce responsable, et avec l'argent engrangé lors de la vente de CardMunch, il a décidé de découvrir des startups actives dans le domaine de la haute technologie partout dans le monde, de les connecter les unes aux autres et de

les mettre en rapport avec des investisseurs potentiels. Il voulait prendre la température de la « fièvre entrepreneuriale » dans chaque région et découvrir comment les nouvelles entreprises relèvent les défis dans leur environnement respectif.

Enthousiaste à l'idée de partager ce qu'il avait appris lors de son voyage, il a récemment présenté ses impressions au département d'État à Washington. « Nous pouvons nous aider les uns les autres, et cela permettra de créer une meilleure communauté mondiale des startups. »

L'aventure Startup

Un voyage en Chine en 2011 lui avait donné l'idée de son projet pour changer le monde. (M. Gai, né en Chine, s'est installé aux États-Unis avec ses parents à l'âge de 12 ans.) Après s'être entretenu avec des dizaines d'entrepreneurs et d'investisseurs chinois, M. Gai a présenté un diaporama sur les problèmes et les réussites des startups locales. Très vite, ce diaporama a défrayé la chronique en ligne.

M. Gai souhaitait accroître son expérience grâce à ce tour du monde. Sa méthode de recherche, tel un arpenteur du monde, a été reçue avec beaucoup d'enthousiasme par toutes les communautés de startups locales dans lesquelles il s'est rendu. Il a parlé avec des entrepreneurs, des investisseurs, des décideurs et même des citoyens ordinaires, comme des chauffeurs de taxi, pour se faire une idée du climat des affaires local, des infrastructures de technologies et des viviers de talents. Dans chaque pays, M. Gai s'est attiré les services d'un entrepreneur local, qui deviendrait un ambassadeur chargé de promouvoir le World Startup Report, nom du projet de M. Gai, au sein de sa communauté de startups et de faire office de point d'échange d'informations.

Équipé d'un iPhone, d'un ordinateur portable Mac, d'un iPad mini et de lunettes Google à réalité augmentée, M. Gai a déclaré avoir compris à ses dépens ce à quoi les entrepreneurs des pays en développement sont confrontés au quotidien. À New Delhi, les chauffeurs de taxi et les gérants d'hôtel lui faisaient payer trop cher. Dans certains pays, il a séjourné dans des chambres d'hôtel miteux, sur le canapé d'un inconnu, et même en dessous d'un bureau. « Tout ce que l'on peut imaginer », a-t-il précisé. Mais il a tiré profit des compétences entrepreneuriales des habitants locaux. Il a, par exemple, tiré profit de l'expertise d'une femme rencontrée par hasard en Inde pour planifier le reste de son voyage. D'innombrables volontaires l'ont aidé sur place à organiser ses réunions.

M. Gai a l'intention de publier des rapports gratuits en ligne sur chaque pays qu'il a visité. Pour y parvenir, malgré son budget serré, il s'est installé aux Philippines, où il peut compter sur de bonnes infrastructures technologiques et sur le talent des habitants locaux.

M. Gai a souligné que son projet confirmait le pouvoir de l'entrepreneuriat. « Les individus que j'ai rencontrés et la passion qui les anime, bien souvent face à l'adversité, sont à la fois une source de motivation et d'humilité », a-t-il fait savoir. ▧

Le monde de l'entrepreneuriat sans frontières de M. Gai

- **Commencez où vous voulez.** Au Népal, où l'approvisionnement en électricité est limité à entre 12 et 16 heures par jour, une entreprise de conception de logiciels, créée il y a quatre ans, emploie 100 personnes. Elle a même récemment acquis une startup sise dans la Silicon Valley, en Californie.
- **Constituez votre propre capital.** Dans la plupart des pays, constituer un capital pour lancer une entreprise est une tâche épineuse. Nombre d'entrepreneurs commencent à économiser de l'argent pour leur entreprise en travaillant comme expert-conseil.
- **Faites fi des traditions.** En Corée du Sud, décrocher un bon travail dans une grande entreprise est plus apprécié par les familles que de lancer une entreprise. En Inde, les entrepreneurs sont parfois considérés comme de mauvais candidats au mariage.
- **Trouvez des solutions ingénieuses.** Les entrepreneurs couronnés de succès perçoivent les problèmes comme des occasions à saisir. En Inde, où la prolifération des smartphones est assez faible, JustDial fournit des services de recherche locale grâce aux lignes fixes et aux téléphones portables. Les contraintes économiques en Argentine « ont donné naissance aux meilleurs entrepreneurs d'Amérique latine », d'après M. Gai.
- **Repoussez vos limites.** En Israël, près de 70 % des entrepreneurs que M. Gai a rencontrés lors d'un évènement lui ont dit croire être en mesure de créer une entreprise d'une valeur d'un milliard de dollars. « Avec autant d'ambition, de motivation et d'optimisme, certains ont peut-être raison », s'est enthousiasmé M. Gai.
- **Aidez votre prochain.** *Start-Up Chile*, un accélérateur d'entreprises ouvert aux entrepreneurs de tous les pays, mesure son succès non seulement à l'aune du nombre de startups qu'il soutient, mais aussi à l'aune du temps qu'elles consacrent à la promotion de l'entrepreneuriat dans la région.
- **Restez à l'affût.** L'Internet et l'accès sans fil ont mis tous les entrepreneurs compétents en technologies aux quatre coins du monde sur un pied d'égalité. « Il se peut que le prochain Facebook ne vienne pas de la Silicon Valley », selon M. Gai.

ZOOM

Jeux de pouvoir

Les femmes gagnent du terrain.

En haut : des femmes manifestent pour le droit de vote en 1915. Ci-dessous : la dirigeante démocrate Nancy Pelosi pose avec des élues de la Chambre des représentants en 2013.

©AP IMAGES; ©MARK WILSON/GETTY IMAGES NEWS/GETTY IMAGES; ©MCHORA.JJ/STOCK/THINKSTOCK

Du courage derrière l'objectif

SASHA INGBER

Lorsque Lynsey Addario n'avait que deux ans, elle était un jour perchée sur les épaules de son père dans leur piscine à Westport, au Connecticut. Elle ne savait pas nager et il ne voulait pas qu'elle tombe dans l'eau. Soudain, il sentit ses jambes bouger derrière sa nuque et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle avait plongé.

Aujourd'hui, Mme Addario – fille de coiffeurs – est toujours aussi téméraire à l'âge de 40 ans, photographiant des individus dans des lieux allant des zones de combats aux domiciles privés. Cette photographe indépendante, qui mesure à peine plus d'un mètre cinquante, sillonne le monde comme peu de femmes photojournalistes l'ont fait auparavant. Elle s'est déjà retrouvée sous la menace d'une arme pendant huit heures et retenue en captivité pendant six jours. Elle s'est cassé la clavicule dans un accident de voiture, mais cela ne l'a pas empêchée de danser à son mariage sept semaines plus tard. « La peur fait partie du travail, a précisé Mme Addario, mais l'appareil photo vous aide à la surmonter. »

Son premier appareil photo, un vieux Nikon FG que son père lui avait donné lorsqu'elle avait 13 ans, était un cadeau d'un de ses clients du salon de coiffure. En jouant avec la vitesse d'obturation et la luminosité, elle est tombée sous le charme de la capacité qu'avait l'appareil photo à saisir des instants. Elle a lu des livres sur la photographie et s'est rendue dans des cimetières et des jardins calmes pour prendre des photos. « J'étais trop timide pour photographier des gens », a-t-elle affirmé.

Bien avant de travailler pour le *New York Times* et le magazine *National Geographic*, de recevoir une bourse de la MacArthur Foundation dite « Genius Grant » (subvention du génie) ou de gagner le prix Pulitzer, Mme Addario s'était vu confier sa première tâche par le *Buenos Aires Herald* : photographier Madonna lors du tournage de la comédie musicale *Evita*. À l'époque, Mme Addario n'avait que 23 ans et n'avait suivi aucune formation professionnelle. Forte de sa licence en relations internationales et d'une expérience des arts de la scène, Mme Addario a rempli sa mission avec brio.

Elle descend d'une longue lignée de femmes courageuses. Sa grand-mère, originaire d'Italie du Sud et aujourd'hui âgée de 96 ans, est arrivée à Ellis Island aux États-Unis sans aucun bagage. Elle a trouvé du travail dans une ferme puis dans une usine. Son autre grand-mère, aujourd'hui âgée de 100 ans, a été abandonnée par son mari et a élevé cinq enfants avec son seul salaire de couturière. Mme Addario et ses trois sœurs ont toujours appris à aller de l'avant. « On ne se demandait pas 'vais-je y parvenir ?', mais plutôt 'comment vais-je y parvenir ?' », se souvient-elle.

À l'âge de 26 ans, grâce à quelques économies et à de l'argent emprunté à l'une de ses sœurs, Mme Addario a pu se rendre au Moyen-Orient avec son appareil photo. Depuis, elle a voyagé dans plus de 15 pays. Elle a couvert des scènes de guerre et a également documenté la vie de civils – de veuves ostracisées en Inde aux enthousiastes écolières en Afghanistan en passant par les victimes de violences sexuelles en République démocratique du Congo.

Puisque dans le cadre de son travail elle doit être assez forte pour gravir des collines, traverser des ruisseaux et rester debout pendant de longues heures, le tout en portant de lourds équipements, elle court et soulève des poids tous les jours. Pour faire ce travail, elle doit avoir le cœur solide, dans tous les sens du terme, surtout quand elle se penche sur le sort des femmes. Parfois, alors qu'elle prend des photos, les larmes brouillent sa vision. En enquêtant sur le traitement du cancer du sein dans les pays en développement ainsi que sur les dégâts occasionnés par la maladie aux victimes et à leurs familles, Mme Addario a vu une petite fille confuse et désespérée s'approcher du cercueil de sa mère pour l'appeler.

« Je pleurais tellement que j'ai complètement raté la photo, a-t-elle raconté. Elle était totalement floue. Je vois souvent des gens mourir en face de moi, et il y a des fois où je parviens à être forte et d'autres, où je n'y arrive pas ».

En 2010 et 2012, Mme Addario a tourné un reportage sur la mortalité infantile en Sierra Leone, pays où une femme sur 23 meurt au moment de l'accouchement. À partir du moment où le gouvernement national et l'organisation humanitaire médicale internationale, Médecins Sans Frontières, ont commencé à dispenser des soins de santé gratuits et des services d'urgence aux femmes enceintes, le taux de mortalité dans le district de Bo a diminué de 60 %. Grâce à la vidéo de Mme Addario, des centaines de milliers de dollars ont été récoltés pour les soins de santé maternels. (Et grâce à son travail sur le cancer du sein, la tante de la petite fille a détecté une grosseur dans son sein qui fut retirée en toute sécurité.)

La compassion pousse Mme Addario à immortaliser de petits moments intimes. « Je me soucie des gens sur lesquels portent mes reportages, a-t-elle déclaré. Parfois, même un moment qui semble anodin peut en dire long. »

Selon elle, c'est son statut de femme qui lui a permis de partager l'intimité des gens. Elle garde une photo de son fils de 22 mois dans son passeport et montre des images de son mari et de son fils à ceux qu'elle photographie. C'est pour elle un moyen de se rapprocher d'eux tout en restant proche de sa propre famille. ▧

Les pages suivantes montrent des photos prises par Lynsey Addario.

La photojournaliste basée à Londres Lynsey Addario.

Avec l'aimable autorisation de la John D. & Catherine T. MacArthur Foundation

Une femme rentre chez elle après avoir reçu un traitement au Gondama Referral Center, où les médecins aident les femmes lors de l'accouchement et prodiguent des soins postnatals à Bo, en Sierra Leone.

©LYNSEY ADDARIO/VII

Les membres de la famille pleurent la mort de Mamma Sessay, décédée en accouchant en Sierra Leone.

Des enfants s'amusent dans la piscine du palais de l'ancien dirigeant iraquien Saddam Hussein.

©LYNSEY ADDARIO/VII

Des Saoudiennes contemplent Riyad depuis le Kingdom Center, le plus haut bâtiment d'Arabie Saoudite.

Une veuve chante dans un ashram à Uttar Pradesh, en Inde.

Une motocycliste lors de l'évènement Ride for the Cause à Anza, en Californie.

©BROWN DOG WILSON PHOTOGRAPHY

Survivre grâce au sport

TIM NEVILLE

Un jour en octobre dernier, près d'Anza en Californie, un vrombissement se fit entendre. Dix femmes jeunes et athlétiques dévalaient à toute allure une piste boueuse sur leur motocross. Elles prenaient les virages à toute vitesse, roulaient à tombeau ouvert dans les lignes droites et abordaient les buttes si vite qu'elles volaient sur 27 mètres, la hauteur d'un immeuble de quatre étages.

« Quand je dis qu'elles volaient, je n'exagère pas. Ces femmes sont des pros, elles assurent le spectacle », a expliqué Laurie Cary, chargée de l'organisation de la course.

Le spectacle en question était la septième édition du Motocross Ride for the Cause (Course pour la cause), un évènement à l'ambiance survoltée qui a lieu tous les ans et où les participantes cherchent à lever des fonds destinés à la lutte contre le cancer du sein. Chaque année, des centaines de milliers de cas de cancer du sein sont diagnostiqués. Selon le Centre d'épidémiologie des États-Unis, il s'agit du type de cancer le plus répandu chez les femmes. Après plusieurs années, le spectacle de Mme Cary a permis de récolter plus de 150 000 dollars. Ces fonds permettent aux femmes de bénéficier de mammographies et de consultations avec des médecins, et les aident à surmonter chaque épreuve alors que leur vie est menacée.

En ce jour d'octobre, alors que ces pros du guidon portaient des tutus roses et des soutiens-gorges au-dessus de leur combinaison, certaines d'entre elles venaient de subir des traitements lourds, tandis que d'autres rendaient hommage à des êtres chers qui avaient perdu leur combat contre le cancer.

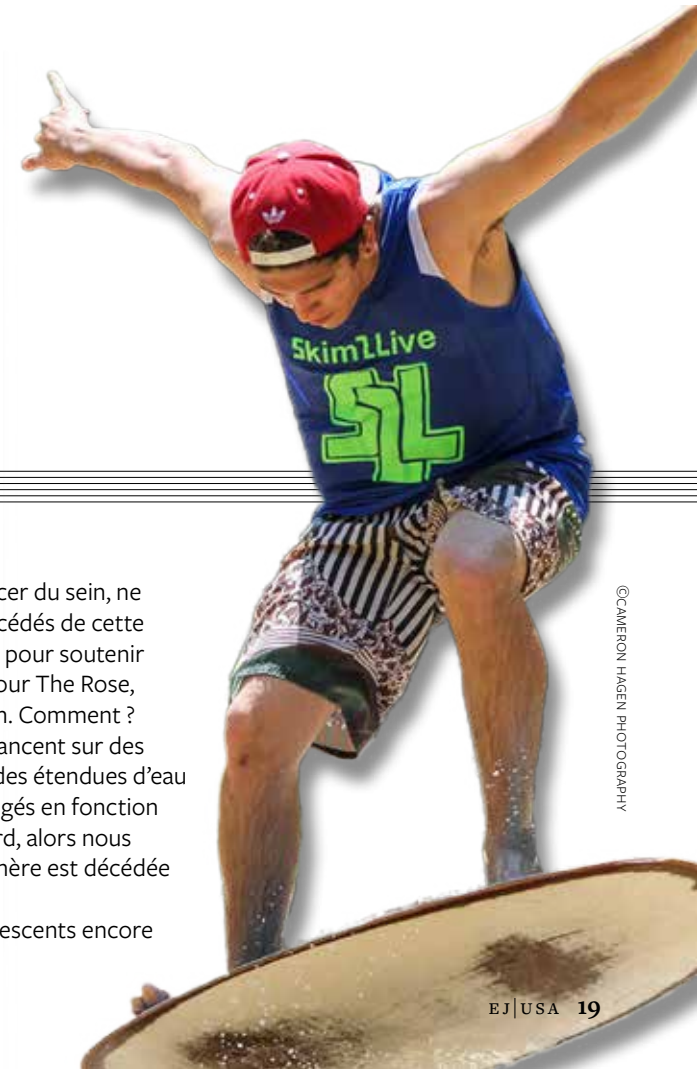
Nombre de femmes sportives et qui ont l'esprit d'aventure, aux États-Unis comme dans le monde, ont créé leurs propres groupes et organisé des évènements pour appuyer la recherche sur le cancer du sein ou pour aider les victimes à trouver du soutien et à reprendre confiance en elles-mêmes grâce à d'époustouflants évènements sportifs en plein air. La formule de chaque groupe varie, mais l'idée de base est toujours la même : rassembler des individus autour d'une cause et leur proposer une nouvelle activité qui les passionne.

« Quand on m'a diagnostiqué un cancer du sein, j'ai eu l'impression que mon corps m'avait trahi », explique Doris Parker, l'une des trois fondatrices de WeCanRow DC, un club basé à Washington qui rassemble des femmes qui ont survécu au cancer du sein afin de leur apprendre à utiliser des bateaux d'aviron sur le fleuve Potomac. « L'aviron m'a permis de me réapproprier mon corps, de lui faire à nouveau confiance mais également de sortir et de bouger. C'est aussi un sport d'équipe, donc l'aviron, c'est un peu comme un groupe de soutien sur l'eau. Vous êtes toutes dans le même bateau, au sens propre. »

D'après Mme Parker, de plus en plus de recherches révèlent que l'exercice pourrait aider les tissus à guérir après avoir été coupés ou endommagés comme c'est le cas lors du traitement du cancer du sein. Les kinésithérapeutes préconisent certains mouvements afin de stimuler le rétablissement et ces derniers sont similaires au mouvement doux et rythmé effectué pour lancer un appât lorsque l'on pratique la pêche à la mouche. C'est la raison pour laquelle, en 1996, un chirurgien spécialisé dans la reconstruction mammaire a lancé Casting for Recovery, un programme de pêche à la mouche pour les personnes qui ont gagné leur combat contre le cancer. Selon Whitney Milhoan, la directrice du groupe, c'est également bon pour le moral.

« La patience est également un élément crucial et il est important de se concentrer sur l'instant présent, comme lorsque l'on pêche », précise-t-elle.

Lors de cet évènement qui dure un week-end, les participantes obtiennent des informations sur le cycle de vie des insectes,



©CAMERON HAGEN PHOTOGRAPHY

Skim 2 Live

Les groupes de sport à l'extérieur, qui embrassent la cause de la lutte contre le cancer du sein, ne se soucient pas uniquement des femmes. En 2010, environ 2 000 hommes sont décédés de cette maladie. Beaucoup d'hommes récoltent également des fonds pour la recherche ou pour soutenir les survivants. Carey Seyler, 22 ans, a par exemple récolté environ 30 000 dollars pour The Rose, une association à but non lucratif de lutte contre le cancer du sein située à Houston. Comment ? En participant à des compétitions de skimboard, où les concurrents courent et se lancent sur des planches de surf fines sans dérive, également appelées skimboards, et glissent sur des étendues d'eau très peu profondes, souvent moins de 3 cm de profondeur. Les concurrents sont jugés en fonction des figures réalisées comme un skateur pourrait l'être. « Nous adorons le skimboard, alors nous avons tout fait pour que cela puisse se réaliser », a fait observer M. Seyler, dont la mère est décédée d'un cancer du sein alors qu'il n'avait que 9 ans.

Le mieux, c'est que tous les événements Skim 2 Live sont organisés par des adolescents encore au lycée.

apprennent à bien fixer leur appât et enfin, à correctement lancer leur ligne dans l'espoir d'attraper une truite fardée dans un ruisseau du Montana ou une perche d'Amérique à petite bouche dans un étang du Texas.

L'année dernière, plus de 600 femmes ont participé aux camps dans 32 États. Aucune d'entre elles n'avait utilisé de canne à pêche auparavant, selon Mme Milhoan. La pêche à la mouche est plutôt un sport d'hommes, et nombre d'Américaines ne s'y sont jamais essayées. « Nous voulons que les femmes aient l'occasion de dépasser leurs limites dans un environnement extérieur, où elles se sentent en toute sécurité, explique Mme Milhoan. C'est une nouvelle activité qui leur donne un sentiment d'appartenance à un groupe. » ▧

D'UN POINT À L'AUTRE: ANZA ●; WASHINGTON ●; HOUSTON ●

Le Dr Samia Al-Amoudi a survécu au cancer du sein.

DR

Oser en parler

Les patientes atteintes d'un cancer du sein n'ont pas seulement le courage de faire du sport, loin de là. En 2006, le docteur Samia Al-Amoudi s'est vu diagnostiquer un cancer du sein. En 2011, à l'occasion d'un entretien filmé accordé à la Breast Health Global Initiative, une organisation de Seattle, Mme Al-Amoudi a expliqué que, dans la culture saoudienne, « le cancer du sein reste un sujet tabou. On ne connaît pas les survivantes puisque personne n'ose en parler. »

Personne, jusqu'à Mme Al-Amoudi, qui a fondé et se trouve désormais à la tête du Centre d'excellence sur le cancer du sein Sheikh Mohammed H. Al-Amoudi, à Djeddah. Ce centre a considérablement amélioré le soutien dont les victimes du cancer du sein avaient désespérément besoin dans son pays. En mars 2007, le département d'État américain lui a décerné le premier Prix international du courage féminin pour ses actions visant à sensibiliser les populations en Arabie saoudite et au Moyen-Orient à cette maladie.

« Étant moi-même médecin, et patiente, j'ai eu l'impression qu'il était de mon devoir de rompre le silence, a-t-elle expliqué. Je ne voulais pas voir d'autres femmes souffrir comme moi. »

©DOUGLAS GRAHAM/CQ-ROLL CALL GROUP/GETTY IMAGES

« À vos battes » contre le cancer du sein

SUSAN MILLIGAN

Les femmes siégeant au Congrès ne tombent pas toujours d'accord sur les politiques à mettre en œuvre, mais quand il est question d'aider des patientes souffrant d'un cancer du sein, les femmes ne parlent que d'une seule voix.

Chaque été depuis 2009, les femmes de la Chambre des représentants et du Sénat – qu'elles soient démocrates ou républicaines – participent à un match de softball dans lequel elles affrontent des femmes travaillant dans le domaine des médias. Les recettes de la vente sont reversées à la Young Survival Coalition, qui aide les patientes souffrant du cancer du sein. Cette initiative, lancée par la députée Debbie Wasserman Schultz, qui a elle-même survécu à un cancer du sein, récolte non seulement des fonds pour une organisation caritative, mais permet également aux législatrices de se connaître à un niveau plus personnel. Les femmes des deux partis politiques ont affirmé que cela les avait encouragées à travailler dans un meilleur esprit de coopération au Congrès.

« C'est l'une de ces activités sociales que l'on n'organise pas assez souvent, et en plus, c'est pour la bonne cause », a expliqué la sénatrice Jeanne Shaheen, une démocrate du New Hampshire, le seul État du pays dont la délégation au Congrès est uniquement composée de femmes. Selon la députée Shelley Moore Capito, une républicaine de Virginie occidentale, jouer dans les mêmes équipes « nous permet de tisser les liens dont nous manquons » au Capitole.

Et les participantes se prennent au jeu. Elles s'entraînent au début du printemps : deux fois par semaine à 7 heures du matin, puis trois fois par semaine à l'approche du jour J. Certaines joueuses viennent encore plus tôt pour faire des tours de terrain. Elles ont des entraîneurs et font des exercices pour savoir comment bien attraper la balle et la frapper.

En 2013, les législatrices ont mené au score jusqu'à la sixième manche, mais l'équipe de la presse a inversé la tendance, remportant le match avec un score de 11 à 8.

Cependant, le travail a porté ses fruits : en quelques heures, elles ont récolté 125 000 dollars pour la Young Survival Coalition.

La députée américaine Joyce Beatty travaille son coup de batte pour le match de softball des femmes du Congrès à Washington.

Le pouvoir aux femmes

Susan Dabaja, avocate libano-américaine et mère de trois enfants, n'avait brigué un poste électif. Néanmoins, elle voulait attirer davantage d'emplois et de services publics de qualité à Dearborn, la ville de l'État du Michigan où elle habite. C'est pourquoi elle déposa sa candidature aux élections municipales, sans savoir si elle remporterait l'un des sept sièges et deviendrait ainsi la seule femme élue au conseil municipal.

Non seulement elle y est parvenue, mais ayant obtenu plus de voix que tous les autres candidats, elle est devenue la première présidente arabo-américaine du conseil municipal de Dearborn.

Mme Dabaja, dont les parents ont quitté le Liban à la fin des années 1970, estime devoir son succès à trois éléments clés : une campagne menée à l'ancienne, en faisant du porte-à-porte, un mari qui la soutenait et le travail inlassable de sa directrice de campagne, Mallak Beydoun, également d'origine libanaise. « Parmi les autres volontaires qui ont participé à mon projet, on retrouve une majorité de femmes et c'était formidable de voir ces femmes âgées de 30, 40 et 50 ans, qui ont émigré du Liban, être enchantées de participer au processus démocratique aux États-Unis », s'enthousiasme Mme Dabaja.

L'élection de Mme Dabaja figure parmi les nombreuses premières réalisées par les femmes dans la vie politique aux États-Unis. Les femmes disposent du nombre record de 20 sièges sur 100 au Sénat des États-Unis, ainsi que de 78 sièges sur 435 à la Chambre des représentants. Elles occupent également 2 000 autres postes électifs en qualité de gouverneures, législatrices et maires au niveau de différents États et municipalités du pays.

Exploiter le vote des femmes

Dès le XIXe siècle, des Américaines étaient en mesure de voter dans certains États du pays mais ce n'est qu'en 1920 que ce droit fut garanti à l'ensemble de leurs consœurs par un amendement à la Constitution des États-Unis.

Les électrices ont une influence majeure sur l'issue d'un vote, qu'il s'agisse de candidats hommes ou femmes. D'après Debbie Walsh, directrice du Centre sur les femmes américaines et la politique de l'université Rutgers à New Brunswick, dans le New Jersey, les femmes ne votent pas obligatoirement pour les mêmes candidats. Cependant, les candidats se soucient des divers centres d'intérêt des électrices. La raison pour cela : les femmes ont été plus nombreuses que les hommes à voter à chaque élection présidentielle depuis 1964.

Équilibrer la politique et le genre

Aujourd'hui, les deux principaux partis politiques essaient encore d'accroître le nombre de femmes occupant des postes électifs. Le problème, ce n'est pas que les électeurs ne votent pas pour les femmes ; c'est qu'il faut convaincre bon nombre de femmes compétentes qu'elles le sont et peuvent exercer un mandat, selon Marcy Stech de la Liste EMILY, une organisation qui recrute des femmes démocrates et les aide à briguer des postes électifs. (EMILY est le sigle de *early money is like yeast* : de l'argent au début [de la campagne], c'est comme de la levure, un truisme couramment utilisé en parlant des collectes de fonds des candidats politiques.) « Nous avons constaté que lorsque les femmes se présentent, elles gagnent. Mais il faut les solliciter. » Elles ont également besoin d'être rassurées sur leur aptitude à concilier vie politique et vie de famille.

La députée Debbie Wasserman Schultz de l'État de Floride, qui est également la première femme à diriger le Comité national du parti démocrate, se décrit comme « une mère conseillère en recrutement », et explique ce qu'il faut pour lancer une campagne et être candidate. « Les femmes doivent s'assurer du soutien de leur partenaire ou de leur époux. Elles doivent également résoudre un double problème : comment vais-je faire en sorte que mes enfants aient tout ce dont ils ont besoin ? Et qui va se charger du covoiturage pour les conduire à leurs diverses activités ? », a-t-elle affirmé, étant mère de trois enfants. « Ce sont des questions sur lesquelles les femmes doivent se pencher avant de se porter candidate. »

Les républicains ont également leur propre programme. Il s'intitule Project GROW et vise à recruter davantage de femmes pour briguer une fonction élue. Outre l'aide apportée aux candidates potentielles sur les rouages d'une campagne (dont le financement), Project GROW (sigle anglais de Growing Republican Opportunities for Women – accroître les possibilités pour les femmes au sein du parti républicain) offre du mentorat aux nouvelles candidates, a indiqué Andrea Bozek, porte-parole du comité républicain national du Congrès.

Dans une élection, être femme peut devenir un véritable avantage, selon Rae Chornenky, présidente de la Fédération nationale des femmes républicaines. « On ne cesse de nous dire que les femmes sont plus aptes à répondre aux besoins des citoyens ».

L'élection d'une femme peut avoir une grande incidence sur la plus jeune génération. Après la victoire de sa mère, Noel, la fille âgée de 10 ans de Mme Dabaja, a demandé à Mme Beydoun d'être sa propre directrice de campagne.

Plus tard, Noel a l'intention de briguer un poste au conseil municipal. ▧ S. M.

D'UN POINT À L'AUTRE : DEARBORN ●; NEW BRUNSWICK ●

LES FEMMES EN POLITIQUE AU FIL DU TEMPS

Le suffrage des femmes était, au départ, un mouvement de lutte contre l'esclavage, avec Elizabeth Cady Stanton et Susan Anthony jouant un rôle de chef de file. Les femmes ont obtenu le droit de vote en 1920.

Jeannette Rankin fut la première femme élue au Congrès. Cette députée du Montana avait déclaré après sa victoire en 1916 : « Je suis peut-être la première femme à devenir membre du Congrès, mais je ne serai pas la dernière. »

Frances Perkins, ministre du Travail sous le président Franklin Delano Roosevelt, fut la première femme à servir au sein d'un Cabinet ministériel du gouvernement fédéral. Elle joua un rôle crucial dans l'élaboration des lois sur le New Deal [Plan national de redressement économique], y compris dans l'élaboration des lois sur le salaire minimum.

Margaret Chase Smith, républicaine du Maine qui fut la première femme à avoir servi dans les deux Chambres du Congrès, a été rendue célèbre par son discours « Déclaration de Conscience » contre les attaques ad hominem du sénateur Joe McCarthy.

Comment FAIRE CAMPAGNE

Susan Dabaja est devenue la première présidente arabo-américaine du conseil municipal de Dearborn en 2013.

RÉCOLTER DES FONDS

Mme Wasserman Schultz recommande aux femmes de faire appel aux invités de leur mariage, pour commencer.

CONSTITUER UNE ÉQUIPE

Les candidates ont besoin d'un directeur de campagne et de volontaires pour appeler les électeurs et faire du porte-à-porte.

EXPLIQUER

La candidate doit créer une plateforme où elle explique ses points de vue et ses idées.

ENVOYER DES BROCHURES

Utilisez l'argent récolté par l'équipe pour créer des brochures de campagne et faire de la publicité.

©BILL CHAPMAN PHOTOGRAPHY

Shirley Chisholm fut la première candidate noire d'un grand parti à une élection présidentielle, en 1972. « Mon plus grand avantage politique, que les professionnels de la politique redoutent, c'est ma bouche d'où sortent tous types de propos plus souvent évités pour des motifs électoralistes », a-t-elle affirmé.

Geraldine Ferraro a été la première femme candidate à la vice-présidence pour un grand parti. « Si nous pouvons le faire, nous pouvons tout faire », a-t-elle déclaré lors de la convention nationale du Parti démocrate à San Francisco en 1984.

Sarah Palin a été la première républicaine à être désignée comme candidate à la vice-présidence en 2008. Mme Palin, originaire de l'Alaska, se décrit comme une « mère accompagnant ses enfants au hockey ». Elle sait chasser et dépecer un élan.

Hillary Rodham Clinton, ancienne première dame, s'est lancée ensuite dans la politique mais a perdu la course à la nomination présidentielle malgré les 18 millions de voix obtenues. En 2008, elle a déclaré que « le plafond de verre » qui empêche les femmes d'exercer des fonctions plus prestigieuses présente aujourd'hui « environ 18 millions de failles ».

©AP IMAGES

Un lasioglossum vert métallique ou halicte, qui appartient au groupe des dialictus.

Mystères d'abeilles

©USGS BEE INVENTORY AND MONITORING LAB/SAM DROEGE

En Amérique du Nord, on dénombre 400 espèces d'abeilles qui n'ont pas de nom.

« Nous disposons de très peu d'informations à leur sujet, et pourtant, nous en sommes extrêmement dépendants », selon Sam Droege, chef du Laboratoire de suivi et du répertoire des abeilles du Centre géologique des États-Unis.

Même l'abeille mellifère bien connue avait semé la confusion dans les rangs des scientifiques en 2006, lorsque les apiculteurs avaient découvert des ruches dans lesquelles il ne restait plus que la reine, esseulée. Personne ne comprenait pourquoi les abeilles partaient polliniser les plantes mais ne revenaient pas. Ce phénomène a été baptisé « syndrome d'effondrement des colonies » par les scientifiques.

Les pollinisateurs bourdonnants, qui se nourrissent de pollen, transportent des grains alors qu'ils se déplacent de fleur en fleur. Nous devons une bouchée sur trois que nous avalons au travail inlassable qu'ils abattent – principalement des fruits, des légumes et des noix. Mais les pertes records d'abeilles mellifères aux États-Unis – la principale espèce utilisée commercialement pour polliniser les plantes – ont atteint 45,1 % l'hiver dernier, mettant ainsi en danger la productivité agricole des États-Unis.

Cette vulnérabilité se retrouve partout dans le monde, pas uniquement parce que l'Amérique du Sud, l'Amérique centrale et l'Europe ont aussi constaté une diminution de leur population d'abeilles mellifères, mais aussi parce que de nombreux pays dépendent de ces pollinisateurs pour leur production.

L'abeille mellifère n'est pas la seule espèce d'abeille menacée aux États-Unis. M. Droege pense que certaines populations de bourdons se sont effondrées ; en effet, de nous jours, les scientifiques en rencontrent moins fréquemment. D'autres espèces, comme les macropis, qui récoltent l'huile produite par les plantes et apparaissaient jadis assez régulièrement, ont aujourd'hui pratiquement disparu.

Cette situation n'est pas imputable à une seule cause, a déclaré Barbara DeRosa-Joynt, chef de la division sur la biodiversité du Bureau pour les océans, l'environnement et la science du département d'État des États-Unis. En effet, plusieurs variables contribuent au déclin de l'abeille mellifère. Il convient donc de prendre en compte les nouvelles maladies introduites aux États-Unis, lorsque des abeilles exotiques y ont été amenées, mais également le recours excessif aux pesticides (dont l'effet peut se faire ressentir jusqu'à deux ans après que les produits aient été appliqués), ou encore les parasites, les fongicides, les sécheresses et les vents.

Un autre facteur qui menace les abeilles américaines est la perte de leur habitat. « Le plus grand 'criminel' pourrait être le propriétaire d'une habitation », selon Mme DeRosa-Joynt. Environ 60 % des abeilles sont spécialisées dans la pollinisation de certaines plantes. À chaque fois qu'un jardinier déracine une plante autochtone pour la remplacer par une plante exotique, une abeille perd une source potentielle d'alimentation. Multipliez ces pertes par le nombre de quartiers, d'agglomérations et de villes, et les pollinisateurs commencent à mourir de faim. Et M. Droege de continuer : « Dès que vous construisez des maisons qui sont pour ainsi dire des 'banlieues', vous avez détruit *leur* foyer. »

Pour l'heure, aucune étude ne se penche sur le sort des abeilles sauvages. En fait, étant donné que 400 espèces n'ont toujours pas de nom – alors que d'autres en ont deux, parce que les taxonomistes ont confondu les différences visuelles entre les mâles et les femelles – les études écologiques n'ont pas de point de départ.

M. Droege s'efforce de changer cette situation. Il a commencé à rassembler des abeilles en 1998, et son équipe de laboratoire a aujourd'hui identifié environ 275 000 spécimens. Au cours de l'hiver 2013-2014, ils ont entamé le recensement des abeilles autochtones en Amérique du Nord [*North American Native Bee Survey*] et s'attendent à ce que 10 années de recherche soient nécessaires pour comprendre les changements que connaissent les populations d'abeilles sauvages.

Afin d'identifier les abeilles, l'équipe s'est attelée à photographier ces spécimens au moyen d'un objectif macro. Jusqu'à 300 images sont collées les unes aux autres pour obtenir une seule représentation. Chaque veine des ailes iridescentes de l'abeille ainsi que les protubérances et ses poils deviennent alors visibles à l'œil nu.

Pour M. Droege, faire des découvertes dans son propre jardin une fois le printemps, l'été et l'automne arrivés, ne gâche rien. Selon lui, « c'est une aventure. Comment s'appelle cet insecte ? Dans ce domaine, tout ce que vous écrivez représente une grande contribution ». ▧

Comment attirer les pollinisateurs

Pas besoin d'un champ de fleurs pour attirer les pollinisateurs comme les abeilles, les papillons et les oiseaux. « Vous pouvez aménager une prairie de fleurs sauvages miniature dans un pot avec trois plantes indigènes », a expliqué Barbara DeRosa-Joynt. En fait, bon nombre de banlieues et de villes attirent un ensemble plus diversifié de pollinisateurs que des terrains en friche.

Que vous ayez une pelouse ou une jardinière, évitez les produits chimiques comme les pesticides et les fongicides, qui tuent les insectes. Faites pousser des plantes qui fleurissent du début du printemps à la fin de l'automne. Achetez des plantes indigènes plutôt que des plantes exotiques. Et n'oubliez pas qu'un jardin n'est pas uniquement là pour être joli et sentir bon, mais qu'il sert d'habitat à de petits êtres vivants.

©AANAAAA>NNA/ANAAAA/ISTOCK/THINKSTOCK

PLANTES INDIGÈNES

- Facilement disponibles
- Adaptées au climat et aux conditions météorologiques
- Les insectes ont évolué aux côtés de ces plantes et peuvent s'en nourrir

PLANTES EXOTIQUES

- Proviennent d'ailleurs
- Potentiellement envahissantes
- Non comestibles pour les insectes, même si elles n'ont pas été traitées aux pesticides d'après l'étiquette

©USGS BEE INVENTORY AND MONITORING LAB/SAM DROEGE

« Nous disposons de très peu d'informations à leur sujet, et pourtant, nous en sommes extrêmement dépendants. »

SAM DROEGE

Sam Droege entretient son jardin.

SASHA INGBER

La classe 2.0

MARK TRAINER

Les «classes inversées» de Kepler déplacent les cours en ligne pour permettre un apprentissage actif au sein de la classe.

En septembre 2013 **au Rwanda, un programme éducatif inhabituel** a accueilli ses premiers étudiants. S'il est couronné de succès, ses concepteurs pensent qu'il pourrait constituer un nouveau modèle éducatif pour des étudiants à travers le monde.

Le programme baptisé Kepler a été mis en place à Kigali, la capitale rwandaise. Lancé par l'organisation à but non lucratif américaine Generation Rwanda, il vise à combiner le rapport personnel d'une classe traditionnelle à la portée des cours en ligne ouverts et massifs (les MOOC).

Au Rwanda, comme dans de nombreux pays en développement, la plupart des citoyens ne peuvent pas suivre des cours à l'université, les frais d'inscription pour une année dépassant de loin le revenu annuel moyen. Par conséquent, seuls 6 % des Rwandais en âge d'aller à l'université peuvent profiter de l'enseignement supérieur.

Au cours des dix dernières années, Generation Rwanda a permis à de nombreux Rwandais d'aller à l'université en prenant à sa charge les frais liés à l'inscription, au logement, à la vie quotidienne et aux programmes d'apprentissage supplémentaires. Aujourd'hui, cette organisation peut se targuer d'un bilan fortement positif, 97 % de ses diplômés ayant trouvé un emploi.

Le personnel de Generation Rwanda espère que Kepler représentera une étape décisive dans le domaine de l'enseignement, permettant à l'avenir à davantage de Rwandais et à de nombreux individus dans d'autres pays en voie de développement dans le monde d'avoir accès à l'enseignement supérieur.

Kepler concentre actuellement ses efforts sur 50 étudiants. Ces derniers travaillent sur des ordinateurs portables dans une école d'une seule pièce à Kigali. Ils ont été sélectionnés parmi 2 696 candidats pour intégrer la classe pilote du programme en vue de décrocher un diplôme associé à travers le programme College for America de la Southern New Hampshire University, et en fin de compte, d'obtenir une licence.

Les étudiants suivent des MOOC de plusieurs universités dans le monde et bénéficient de cours enseignés par une équipe d'instructeurs originaires de plusieurs pays (à savoir, cinq du Rwanda, deux des États-Unis et un originaire de Jamaïque). Chrystina Russell, responsable universitaire en chef du programme Kepler, décrit l'initiative comme un « modèle inversé », les étudiants effectuant d'abord des travaux en ligne et recevant ensuite davantage d'informations en classe où ils participent à des discussions approfondies.

Les enseignants rwandais, dont deux sont d'anciens bénéficiaires de bourses de Generation Rwanda, joueront un rôle crucial dans la réussite de la classe, a expliqué Carolyn Tarr, l'une des enseignantes américaines. « Ils comprennent mieux que quiconque ce qu'a été le lycée pour ces étudiants. Ils sont conscients des lacunes dans leur apprentissage et savent ce qui est acceptable d'un point de vue culturel, contrairement à ce que nous pourrions juger acceptable dans une université américaine », selon elle.

L'équipe en charge de l'initiative précise qu'il s'agit d'un programme pilote et souligne la nature expérimentale du projet. Au cours des premiers mois d'existence du programme, les résultats ont révélé que les cinquante étudiants qui ont reçu des ordinateurs portables avec des clés de connexion ne furent pas les seuls à apprendre. En effet, les organisateurs du projet ont eux aussi tiré quelques leçons de cette expérience. « Les connexions au Rwanda peuvent être mauvaises », a fait observer Mme Russell. L'équipe a placé le contenu des MOOC sur des clés USB et a demandé aux étudiants de les charger sur leur ordinateur. « Les MOOC sont postés sur le Web mais en fait les étudiants ne les consultent pas en ligne », a précisé Mme Russel.

Mme Tarr pense que le programme Kepler pourrait devenir un modèle d'enseignement dans les pays en voie de développement. « Beaucoup de nos activités pourraient être répliquées à l'identique ou modifiées pour tenir compte du contexte culturel des élèves », estime-t-elle. Pour l'instant, son objectif est d'aider les étudiants à obtenir leur diplôme.

« Je veux que chaque étudiant de ce groupe obtienne son diplôme », a-t-elle poursuivi. Elle imagine que nombre d'entre eux auront prouvé qu'ils sont plus intelligents qu'elle, une fois leur diplôme en poche. ▧

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE MELANIE CHUEN

Jordanie
Vous pouvez admirer le Trésor de Pétra (photo), ville forteresse située dans l'actuelle Jordanie. Sculptée dans du grès rose-rouge, la capitale du royaume antique nabatéen est l'un des sites archéologiques les plus emblématiques du monde.

AMELUNG

Préserver les trésors du monde

Depuis sa création, il y a 13 ans, le Fonds des ambassadeurs des États-Unis pour la préservation du patrimoine culturel a alloué plusieurs millions de dollars à la préservation de sites et d'objets culturels, ainsi que des formes d'expression traditionnelles, partout dans le monde.

Parmi ces projets, on retrouve la rénovation de bâtiments, de la préservation de manuscrits, de la protection de sites archéologiques ou de la collecte d'informations sur des pratiques artisanales en disparition. Les sites et les objets préservés témoignent de l'histoire de l'humanité. L. M.

Explorez !

Pour en savoir plus sur le Fonds des ambassadeurs des États-Unis dans le livre *Priceless*.

http://goo.gl/Fvqy6l

Le mois prochain, retrouvez l'aqueduc du Père Tembleque au Mexique dans le prochain numéro d'*EJ|USA*.

ALMERIA PEDICHAS

©COMSTOCK/STOCKBYTE/THINKSTOCK

Giving Your Opinion

JAKE: Where should we take a vacation this year? Let's **decide** soon.

MELISSA: Well, I'd like to go somewhere warm. **How about** the beach? Or we could rent a cabin on the lake.

JAKE: You want to go to the beach, again? I want to ski this winter. How about a compromise? What about traveling to the Alps in Europe next April? We can find a ski resort on a lake.

MELISSA: Oh, we've never been to Europe before! But I don't know if it will be sunny and warm then. I need to do some research first. That will help me **make up my mind**.

Language Notes

- **Decide** is a useful verb to express choice. The idiom **"to make up my mind"** also means "to decide": "There are so many choices in this menu. It's going to take awhile to make up my mind/decide." You can finish this sentence with either the idiom or the verb "decide."
- **How about** This phrase presents an alternative. This phrase can be followed by a subject plus a conjugated verb or by a noun: *How about we go swimming? / How about a movie tonight?*
- Many verbs express opinions: *to think / to believe / to suppose / to assume*, etc. They are not all synonymous. For example, "to suppose" and "to assume" express that the speaker has a preconceived idea: *He came back late from work, so I assumed that traffic was bad. / I suppose that may not have been the case, and that he might just have had a lot of work.*

Vous apprenez l'anglais ?

« Everyday Conversations » peut vous aider. Lisez le texte, puis tapez l'URL ci-dessous pour écouter des anglophones prononcer chaque mot. Notre livre *Everyday Conversations* contient encore plus de dialogues, et **le téléchargement est gratuit !**

Écoutez la conversation de ce mois-ci.
http://goo.gl/mZ9zaR

Téléchargez le livre !
http://goo.gl/SwNK9i

Tanya Hiple accoudée au comptoir d'un magasin, le sourire aux lèvres.

©D.A. PETERSON

Avoir voix au chapitre

TANYA HIPLE

Tanya Hiple est conseillère principale pour l'entrepreneuriat féminin au département d'État américain. Auparavant, elle dirigeait un cabinet d'experts-conseils en affaires.

Pendant dix ans, j'ai travaillé aux côtés de femmes qui dirigent de petites entreprises. J'ai été témoin des hauts et des bas de l'entrepreneuriat ainsi que de la persévérance nécessaire pour y faire face. Qu'il s'agisse de travailler à partir du coffre de leur voiture ou de monter des entreprises qui génèrent des millions de dollars, les femmes œuvrent sans relâche pour réussir.

Le consortium Global Entrepreneurship Monitor a révélé que 126 millions de femmes dans 67 pays à travers le monde ont lancé des entreprises en 2012, créant des millions d'emplois et contribuant considérablement au produit intérieur brut de leur pays. Elles viennent s'ajouter aux 98 millions de femmes qui dirigeaient déjà des entreprises bien établies.

Rien qu'aux États-Unis, on compte 8,6 millions d'entreprises appartenant à des femmes ; ces entreprises génèrent 1 300 milliards de dollars de revenus et emploient près de 8 millions de personnes, selon le Rapport 2013 sur l'état des entreprises appartenant à des femmes [*The 2013 State of Women-Owned Businesses Report*].

En dépit des contributions considérables des femmes entrepreneures à l'économie mondiale, les statistiques montrent qu'elles n'emploient pas un grand nombre de salariés. Elles sont confrontées à de nombreux obstacles qui entravent la croissance de leurs entreprises, tels qu'un accès limité, voire inexistant aux marchés, aux capitaux, aux études commerciales supérieures et aux réseaux, ou encore des réglementations inappropriées, pour n'en citer que quelques-uns.

Nombre d'entrepreneures sont confrontées aux obstacles posés par les traditions culturelles et les perceptions de la société. Pour ériger des entreprises couronnées de succès, certaines doivent aller à l'encontre des traditions et ouvrir de nouvelles voies de compréhension. Des organisations comme Vital Voices, Goldman Sachs 10,000 Women initiative, Thunderbird for Good et WEConnect International ont travaillé diligemment pour allouer des ressources afin de surmonter ces obstacles.

Les entreprises et les gouvernements sont de plus en plus conscients de l'intérêt économique de remédier aux problèmes qui entravent la possession d'une entreprise par une femme. Certaines sociétés ont commencé à incorporer des entreprises appartenant à des femmes dans leur chaîne d'approvisionnement et les gouvernements s'évertuent à démanteler les barrières réglementaires.

Encourager les femmes à réaliser leur potentiel entrepreneurial est avantageux pour les économies des pays. Au fil de mes voyages, j'ai eu l'occasion de rencontrer des entrepreneures aux quatre coins du monde. De Seng Takakneary, de l'entreprise SentoSaSilk au Cambodge qui vend des produits en soie de haute qualité dans le monde, à Rukmini Walker qui a fondé As Kindred Spirits, une boutique d'art et de bijoux située dans l'aéroport de Washington (photo), les femmes prennent leur place dans l'économie.

Les femmes qui possèdent des entreprises sont des actrices capitales dans le développement des économies émergentes. Elles peuvent pousser résolument le développement économique vers d'autres sommets. ▧

©ISTOCKPHOTO/THINKSTOCK

Lexique anglais

AUDITORY | relating to hearing or the ears, p. 6

CONTEXT | ...the situation in which something happens: the group of conditions that exist where and when something happens, pp. 3, 28

COPE | to deal with problems and difficult situations and try to come up with solutions, p. 11

FOSTER | to help (something) grow or develop..., p. 11

FUSING | ...to join or combine (different things) together..., p. 9

GRASS ROOTS | the ordinary people in a society or organization: the people who do not have a lot of money and power, p. 4

HIGH-OCTANE | ...very powerful, strong, or effective, p. 19

MENTOR | someone who teaches or gives help and advice to a less experienced and often younger person, p. 22

PARASITE | an animal or plant that lives in or on another animal or plant and gets food or protection from it..., p. 26

PHOTOJOURNALISM | the job or activity of using photographs to report news stories in magazines or newspapers, front cover

POLLINATE | to give (a plant) pollen from another plant of the same kind so that seeds will be produced, p. 26

RELUCTANT | feeling or showing doubt about doing something: not willing or eager to do something, p. 6

SEAMSTRESS | a woman who sews clothes, curtains, etc., as a job, p. 14

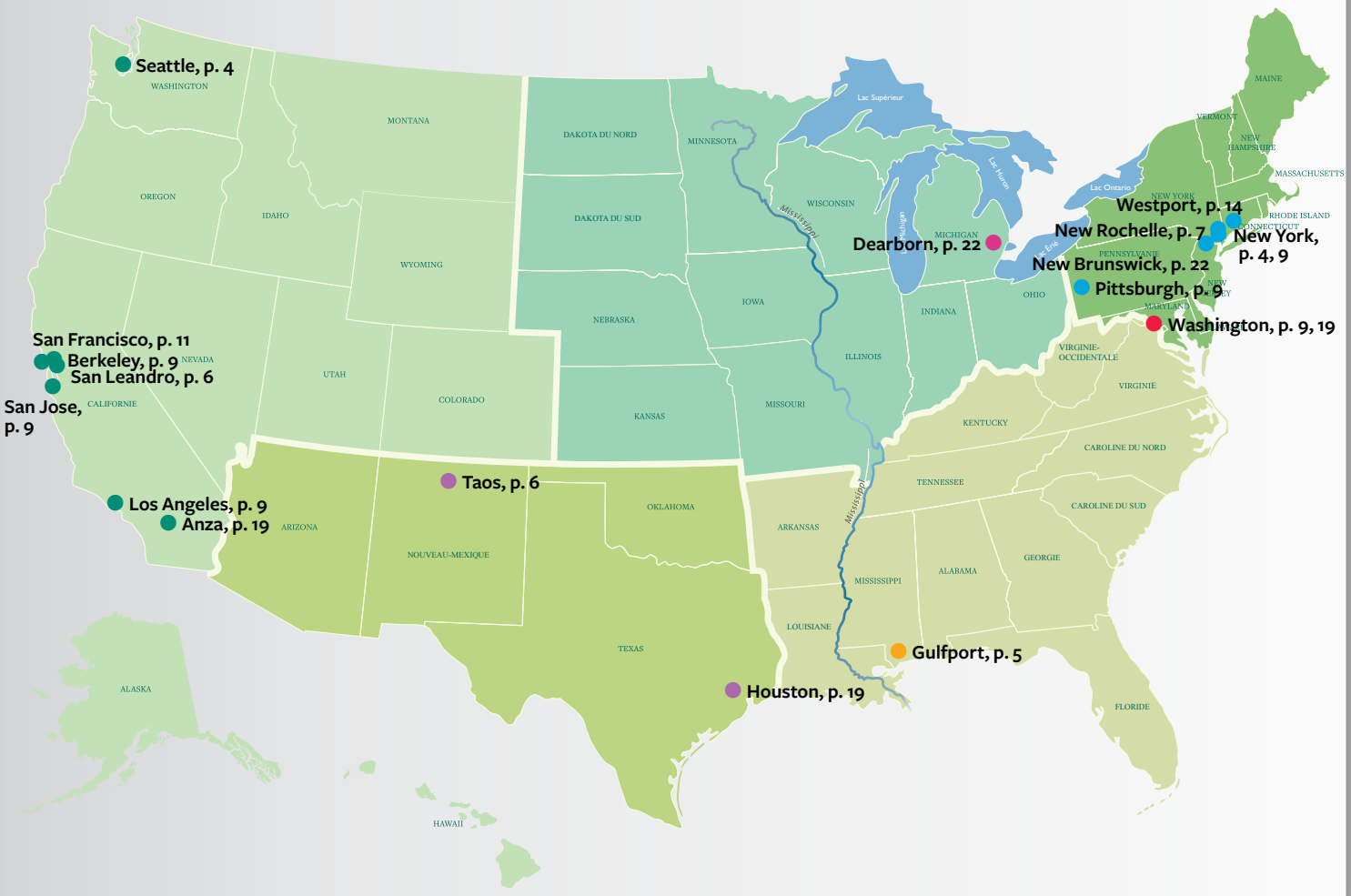
STRAIGHTAWAY | a straight part of a racecourse, p. 19

SUFFRAGE | the right to vote in an election, p. 22

VERSUS | ...used to indicate two different things, choices, etc., that are being compared or considered, p. 28

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU MERRIAM-WEBSTER'S LEARNER'S DICTIONARY © 2013 BY MERRIAM-WEBSTER, INC. (WWW.LEARNERSDICTIONARY.COM)

D'UN POINT À L'AUTRE



CARTE D'ÈVE STECCATI AVEC DES ADAPTATIONS

Ambassade des Etats-Unis d'Amérique

DÉPARTEMENT D'ÉTAT DES ÉTATS-UNIS
BUREAU DES PROGRAMMES D'INFORMATION NATIONALE